ALPHONSE KARR.

LES GUÊPES

DÉCEMBRE.

PARIS
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 7.

1841.

Imprimerie Lange Lévy et Cᵉ, rue du Croissant, 16.

Sommaire.

Un Bal chez Jules Janin. — M. Plougoulm et M. Martin (du Nord). — Les Tombeau de l'Empereur. M. Marochetti. —M. Visconti. —M. Duret.— M. Lemaire.—M. Pradier.—Une Rue sans numéros. — Un nouveau Métier. — L'Arbre de la rue Laffitte. — Les Annonces. — Les Réclames. — L'Innocence des Guêpes. — Un Rhume de cerveau. — Un Menu du *Constitutionnel*. — D'un Acte de bienfaisance qui aurait pu être fait. — Un Seigneur rustre. — Le Dragon de Cadmus. — Les Leçons. — Les Départemens vertueux et les Départemens corrompus. —

M. Dufaure. — M. Passy. — Ledru-Rollin. — Mésaventures d'un Bourgeois. — Un nouveau Noble. — M. Ingres et M. le duc d'Orléans. — — Trois Ministres à la Bourse. — M. Aguado, M. Rotschild considérés comme amis. — Les Prévenus. — L'Opinion publique. — Suite des Commentaires sur l'œuvre du *Courrier français*. — M. Esquiros. — Le Secret de la paresse.

Digitized by Google

J'ai reçu le 19 octobre une lettre ainsi conçue :

M. Huet (de Rouen), avocat aux conseils du roi et à la cour de cassation, madame Huet, M. et madame Jules Janin, — prient M. Alphonse Karr, — etc.

ON DANSERA.

Il y avait bien du monde rue de Vaugirard ce soir-là. — Les avocats et les journalistes, les rois de notre temps, s'y rencontraient en foule. — Au milieu d'un si grand nombre de personnages célèbres, j'ai reconnu M. Plougoulm et M. Martin.—Diable ! j'allais oublier du Nord entre parenthèses ; — j'y mettrais moins de scrupules pour beaucoup d'autres

illustrations modernes—qui se font un titre de pauvres villes qui n'en peuvent mais, — telles que Bourges, Angers, etc.; — mais pour ce qui est des *Martin*, il ne faut pas oublier la parenthèse, — sans cela on pourrait tomber dans d'étranges confusions. — Il y a plus d'un... avocat... à la Chambre *qui s'appelle Martin*, — comme on dit.

M. Plougoulm, destitué par M. Martin (du Nord) à la suite des affaires de Toulouse — où il avait médiocrement réussi, — comme les *Guêpes* l'ont enregistré en ce temps-là, — M. Plougoulm se console dans sa retraite par l'étude et le travail. — Il vient de traduire deux traités de Cicéron, — *de Amicitiâ* et *de Senectute*.

Quelqu'un lui fit remarquer la présence de ses anciens amis — et lui dit : Que vous semble de cette rencontre ? — Rien, dit-il. — Mais toujours ce n'est pas à celui-là que je dédierai mon *Traité de l'Amitié*.

Les journalistes étaient fort irrités contre Janin. — En effet, lui qui a tant parlé des autres, — qui a bâti tant de petites réputations des débris de deux ou trois grosses qu'il a démolies, — Jules Janin s'était permis cette fois, dans son dernier feuilleton, de parler un peu de lui-même. — Il était si heureux — qu'il a cru bon de le dire à ceux qu'il amuse depuis quinze ans des saillies de son esprit toujours jeune, — et qu'il considère comme ses amis. — Il leur a écrit à tous une lettre de faire part de son bonheur.

On dirait que les gens des journaux sont une société de truands — qui font serment, lors de leur initiation, — de ne jamais se laver les mains. — En effet, sitôt que l'un d'eux sort de la foule, — il semble que ce soit un traître — et que chacun lui doive courir sus. C'est pour les enfans parvenus de la *presse* que cette marâtre, — cette Médée au timbre de cinq centimes, garde ses plus virulentes colères.

Je ne finirais pas de vous dire tous ceux qui, sortis de son sein, ont été depuis poursuivis par elle sans relâche; — mais dans la même

semaine, Lautour-Mezeray est nommé sous-préfet; — Jules Janin fait un heureux mariage. — Ce n'est qu'un cri contre eux.

Va, mon pauvre Jules, — la femme que tu as épousée est bien capable de te consoler de ces avanies, — qui, en elles-mêmes, ne sont pas un mal, — dans les belles soirées d'été, si on aime entendre de loin le croassement des grenouilles.

Quand un journaliste parle de la *presse* en général, — c'est tout ce qu'il y a de vertueux, d'honnête, de désintéressé, de respectable.

C'est la seule majesté qu'il soit possible de reconnaître. — Les lois doivent plier devant elle; — c'est un crime de se défendre contre

ses attaques ; — elle a raison sur tout et contre tout. — La presse est infaillible.

Nous pourrions un peu démêler ce faisceau serré et en examiner chaque brin et chaque fascine l'un après l'autre, — mais laissons ce soin à la presse elle-même.

La presse se divise en deux grands partis : 1° ceux qui sont pour le gouvernement, c'est-à-dire qui veulent obtenir *d'amitié* les places et l'argent;

2° Ceux qui sont contre le gouvernement, c'est-à-dire qui veulent prendre de force l'argent et les places. Chacun de ces deux partis traite l'autre fort mal.

Prenons un journal ministériel : Les journaux de l'opposition sont des anarchistes, — des révolutionnaires, — des fauteurs de troubles et de désordres.

Un journal de l'opposition, parlant des journaux ministériels, — les appelle des journaux corrompus et vendus au pouvoir, — des oppresseurs du peuple;—puis, si d'autre part, vous recueillez les jugemens portés sur les hommes parvenus de la presse par ceux qui ne sont pas parvenus, si nous admettons en

principe que la presse est infaillible, nous sommes fort embarrassés quand elle se trouve ainsi divisée. Chacun des deux partis est de la presse qui est infaillible, il faudrait donc croire et admettre ce qu'ils disent tous les deux, l'un de l'autre.

Je ne compte pas vous entretenir du tombeau de Napoléon ; — quatre-vingt-trois projets de tombeau ! Il n'y avait, selon moi, qu'un tombeau, — pour l'Empereur, — celui que la destinée lui avait donné dans une île presque déserte, sous un arbre ; — c'est à ce Calvaire que l'homme était devenu Dieu, — comme le Christ en montant sur la croix.

Puis ensuite, — comme la pensée semble comme les vents avoir plusieurs couches à di-

verses hauteurs ; au point de vue de la gloire humaine, de l'orgueil national, — c'est-à-dire au dessous du point de vue poétique, — il fallait l'enterrer à Saint-Denis, — là où il avait fait faire deux portes en bronze pour son tombeau ; et enfin, — au point de vue de l'admiration contemporaine de ses soldats, — il fallait le mettre sous la colonne de la place Vendôme.

Je ne parlerai donc pas des quatre-vingt-trois projets—qui tous ont la prétention d'être exécutés aux Invalides ; d'ailleurs qu'est-ce que ces concours où la plupart des artistes les plus distingués d'un pays ne se mêlent pas. — Lemaire est à Pétersbourg, — Pradier en Italie, — Duret bien plus loin, car il est au fond de son atelier où il boude. — M. Visconti a conçu un projet qui ne manque pas de grandeur.

M. Marochetti en a présenté un qui paraît réunir plusieurs suffrages,—mais qui présente en même temps une petite difficulté qui pourrait bien faire reculer le jury d'examen ; — il faudrait commencer par enlever la voûte et le dôme des Invalides.

Mes anciens voisins de la rue de Latour-d'Auvergne, à Paris, voudraient savoir pourquoi la Préfecture les a mis hors la loi. — La rue est numérotée de telle sorte, et cela depuis plusieurs années, qu'un homme qui demeure rue de Latour-d'Auvergne est plus introuvable — que s'il demeurait dans la forêt Noire, le 723e chêne — à gauche en entrant par la Souabe.

Cela me convenait assez, lorsque en but à la haine de mes concitoyens — je cachais ma vie et mes remords aux gardes municipaux Werther, Ripon et Begoin chargés de me conduire dans les prisons de la garde nationale ; — mais tout le monde n'a pas envie de se cacher, — et tout citoyen a le droit d'avoir une adresse.

Il y a dix maisons entre le numéro 13 et le numéro 14; — certains numéros sont triples, d'autres n'existent pas; — le numéro 15 est à côté du 29; — Les numéros 21 sont multipliés à l'infini et sont beaucoup plus loin que ledit 29.

Au commencement de la saison, on a eu à enregistrer cinq ou six morts funestes de savans, — d'artistes, etc., — sans compter les propriétaires et les pauvres diables, victimes de leur propre maladresse à la chasse, ou de celles de leurs compagnons; — ceci coïncidant avec la diminution progressive du gibier, — donne pour résultat qu'il se tue beaucoup moins e perdreaux que de chasseurs.

On lit ceci dans un journal. — *N. B.* C'est un sarcasme :

« Nos escadres de la Méditerranée, qui *offusquaient l'Angleterre*, ont été dispersées et désunies. Mais le *Moniteur* s'empressait hier de nous offrir *une glorieuse compensation* à cette humiliation maritime : il résulte d'un rapport du prince de Joinville, daté de Terre-Neuve, que nous n'avons pas cessé *d'occuper un rang des plus brillans* sous le rapport de la pêche de la morue et des harengs.

De même qu'en fait de modes d'habits on voit succéder les gilets trop longs aux gilets trop courts ; — de même, en fait de mode de langage, — au chauvinisme qui, sous la Res-

tauration, montrait toujours un soldat français triomphant des armées coalisées de l'Europe, — a succédé, aujourd'hui, un autre ridicule qui consiste, de la part des journaux, —à montrer toujours la France humiliée et foulée aux pieds. — Un journal un peu répandu doit au moins deux fois la semaine — raconter qu'un Français a reçu des coups de pied à Pétersbourg, — qu'un autre a été empalé à Constantinople, — et un troisième mangé quelque autre part ; — tant ces honnêtes journaux se complaisent dans une humiliation, que le plus souvent ils inventent. —Mais ici, on peut voir d'une manière manifeste ce que c'est que la politique de ces pauvres carrés de papier.

Ils seraient fort étonnés si on leur disait :— mais cette pêche du hareng et de la morue est une des branches de commerce les plus importantes ;—mais c'est la vie de populations entières ; — mais il y avait plus de vingt ans qu'on n'avait pas fait une bonne pêche ; — il y avait plus de vingt ans qu'un nombre prodigieux de familles —vivaient dans la misère et dans les privations.

Oui certes c'est une belle compensation à une diminution d'appareil militaire, et de fanfaronnades inutiles.

Mais, — on dit que je fais des paradoxes,— quand je crie, — comme je le fais depuis trois ans,—que le premier besoin du peuple,—c'est de manger.

Ah! si vous voyiez, comme moi, ces pauvres pêcheurs de la Normandie et de la Bretagne ;—leurs durs travaux, — leurs journées et leurs nuits de fatigues— avec la mort sous les pieds ; — si vous voyiez, comme moi, toutes ces blondes familles de dix enfans,—à peine vêtus, à peine nourris,—quand leur père revient sans rapporter de quoi souper, remerciant Dieu de ce qu'il n'a pas permis qu'il fût

englouti dans les vagues de l'Océan;—vous ne trouveriez pas que ce soit une nouvelle si peu importante,—si ridicule même,—que celle qui vient vous dire : que cette année la pêche du hareng a été favorable,—et que tous ces gens-là mangeront.

Je me rappelle un temps où Henry Monnier n'avait pas de plus grand plaisir que de chercher les métiers bizarres et inconnus auxquels se livrent certaines gens. Il a fait ainsi de singulières découvertes. En voici un qu'il n'a pas trouvé, et que ni lui ni moi n'aurions inventé.

Les habitans de la campagne ne sont guères exposés, en fait de maladies, qu'à des pleurésies et des fluxions de poitrine, — on leur or-

donne des sangsues. — Le village d'Angerville-Bayeul est situé à cinq lieues du Hâvre, — d'où il tire ses sangsues. Au Hâvre chaque sangsue coûte sept sous. C'est fort cher. Une brave femme du pays a imaginé de louer des sangsues, — elle en a acheté une vingtaine et elle s'est faite bergère de ce noir troupeau, — elle les soigne et les entretient; quand un malade a besoin de sangsues, elle en loue la quantité demandée à l'heure ou à la saignée; — l'opération faite, on lui rapporte ses sangsues. — Si quelqu'une de ses sangsues meurt ou fait une maladie entraînant incapacité de travail, elle se fait payer la valeur de la morte, — ou convenablement indemniser de la perte qui résulte de l'indisposition de son animal.

Le monsieur qui annonçait dans les journaux,—*des graines de l'orgueil de la Chine* à vendre,—R.Laffitte 40,—a profité de l'avis que je lui ai donné dans le volume du mois dernier.

Je faisais remarquer que les annonces publiées pendant le mois d'octobre — portaient que cet arbre — se semait d'*octobre à novembre*, — et que les annonces insérées dans les journaux — omettaient cette particularité.

Qu'a fait le Monsieur, — le planteur de la Louisiane? — Il a continué à publier des annonces à la 4e page des journaux; — seulement dans ces dernières annonces publiées tout le long du mois de novembre, — l'orgueil de la Chine — (en chinois arbor sancta) ne se sème plus du tout d'*octobre à novembre*, — il se sème maintenant de la *mi-octobre jusqu'à la mi-mars*.

Pas avant, — pas après.

Mais que feront ces braves gens qui, sur la foi de la première annonce, — ont acheté et semé de la graine de l'orgueil de la Chine?

Ces gens-là, — dites-vous?

Oui.

Eh bien, — ils en achèteront d'autre qu'ils sèmeront maintenant de la mi-octobre à la mi-mars.

Parbleu ! l'ami Mars est venu là fort à propos et s'est montré un véritable ami, pour prolonger le délai pendant lequel le planteur de la Louisiane — espère duper le public, — avec l'assistance des carrés de papier de toutes les couleurs et de toutes les opinions, — 1 fr. la ligne.

Sérieusement, — carrés de papier, — croyez-vous jouer là un rôle bien honorable, — que d'être ainsi complices de toutes les friponneries contemporaines, — de tous les charlatanismes, — de vous établir compères de tous les marchands d'orviétans.

Vous répondez : — *On* sait bien que la 4e page des journaux est livrée aux annonces — et que nous ne sommes pas responsables de ce qu'elles disent.

On ? qui est-ce que ce *on ?* — vous, — moi..., et ce n'est pas ici le lieu de dire que je m'y suis laissé prendre plus d'une fois.

Et d'ailleurs, ajoutez-vous en général, — la signature des gérans précède les annonces, ce qui explique, clair comme le jour, — que nous ne garantissons pas au public la vérité des annonces que nous insérons ; — très bien, — mais alors, — gens si vertueux pendant trois pages, — pourquoi cette facilité de mœurs à la 4e page ? pourquoi ne pas mettre en gros caractères en haut de votre 4e page :

« Ceci est un mur public — où on affiche ce qu'on veut, — moyennant la somme de — Nous ne garantissons pas ce qu'il plaît aux marchands d'y mettre ; — ce sont eux qui parlent — et qui crient ainsi leur marchandise — à une distance où leur voix ne parviendrait pas. »

Vous ne l'avez jamais fait, carrés de papier, vous ne le ferez pas ; — bien plus quand vous

avez pensé qu'*on* commençait à soupçonner que ce pouvait bien être cela, vous avez imaginé la *réclame ;* la réclame est une annonce mieux déguisée, — là le journal ne se contente pas de ne pas dire qu'il ne garantit pas la vérité de ce qu'il publie.

Là il assure toute la responsabilité de la chose, là il prend la parole, — il se fait crieur public, — il annonce lui-même les marchandises plus ou moins honteuses, — et il donne son opinion, — son opinion à lui, — il dit, *je*, — par exemple, c'est dix sous de plus.

Il dit : *Nous* ne saurions trop recommander la pommade de M. un tel.

Nous avons vu des effets surprenans de la poudre de Mme trois étoiles.

Le tout signé du nom de chaque rédacteur ou gérant responsable.

Ah ! — pendant que j'y pense un mot à M. l'administrateur du *Journal du Peuple*, dont le rédacteur en chef, M. Dupoty, me paraît avoir été assez ridiculement traité dans l'affaire de Quénisset. Voici ce que je lis dans votre numéro du 16 novembre 1841.

« On lit dans le dernier numéro d'un de ces petits livres qui se publient mensuellement, la note suivante :

» A propos du *Messager*, je sais encore que M. C...., jeune homme spirituel, que le hasard avait mis dans la presse de l'opposition, s'est laissé embaucher par le *Messager*. Le *Journal du Peuple*, qui force ses amis à être indépendans, ne donnait rien à M. C...., et exigeait qu'il s'en contentât, et en eût assez pour vivre. Il a dit le lendemain de l'engagement pris par M. C.... : « M. C.... ne fait plus partie de la rédaction du *Journal du Peuple*. »

« Le *Messager*, de son côté, ne se presse pas d'insérer les articles de son nouveau collaborateur, qu'il se contente d'avoir perdu dans son parti. »

Notre administrateur répond à cette petite

attaque : « M.C..., dont il s'agit, a présenté au journal un feuilleton qui a été inséré et payé; puis ensuite un article sur les fouriéristes dont il a demandé le prix avant insertion, ce qui lui a été accordé. Plus tard cet article fut soumis à la rédaction qui ne permit pas qu'il fût inséré. Telles ont été les seules relations entre M. C...., qui ne nous a jamais présenté d'autres travaux, et le *Journal du Peuple*; le petit livre a dit quelque chose qui peut être fort drôle dans la forme, mais qui a l'immense inconvénient d'être complètement faux. »

Complétement faux, dites-vous,—M. l'administrateur, — c'est-à-dire que M. C*** n'a pas fait partie de votre rédaction, — c'est-à-dire que vous ne l'en avez pas exclu quand il a écrit dans le *Messager*.

Complétement faux! cela est dur pour moi, M. l'administrateur,—est-ce qu'il n'y aurait pas un moyen de ne pas m'écraser ainsi, — est-ce qu'on n'aurait pas pu prendre une formule un peu plus douce; — *complétement faux*,—mais cela veut dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce que j'ai écrit; —comment peut-on ainsi traiter un confrère, — car enfin,

Monsieur, je suis aussi une sorte de journaliste ; — *complétement faux*, cela veut dire que j'en ai imposé à mes lecteurs sur le fait et sur les circonstances ; — *complétement faux* ! cela est pénible à s'entendre dire.

Qu'est-ce que je vais répondre à cela, — moi, — je ne sais pas trop ; — mais encore ne puis-je pas rester sous le coup de cette inculpation, d'avoir dit une chose qui est *complètement fausse*. — Il faut bien que je me défende un peu, — quand je devrais me défendre mal.

Je ne vois guère à répondre que ceci :

J'ai dit 1° que M. C*** faisait partie de la rédaction du *Journal du Peuple*;

2° Qu'il avait été embauché par le *Messager*;

3° Que le *Journal du Peuple* l'avait alors exclu de sa collaboration.

C'est bien cela, n'est-ce pas ? Et c'est à cela que M. l'administrateur du *Journal du Peuple* — répond que ce que j'ai avoué est *complètement faux*.

Où donc ai-je pris tout cela ?

Parbleu, Monsieur, dans le *Journal du Peuple*.

Cherchez un peu : —*jeudi 7 octobre* 1841. — Y êtes-vous? Bien.—Maintenant, 3e *page*. — Vous y êtes; bien. — 7e *colonne*. — Vous y êtes; bien. — 62e *ligne*. — Vous y êtes. — Eh bien, lisez : — «M. F. T. C*** ne fait PLUS partie de la rédaction du *Journal du Peuple*.»

Ne fait plus partie ! Il en a donc fait partie. — Il n'en fait donc plus partie. — Vous êtes donc d'accord avec moi sur les deux points principaux de mon assertion *complètement fausse*. — Pour le troisième point, cherchez dans le *Messager* et dans votre mémoire.

Pourquoi disiez-vous donc cela — puisque c'est *complètement faux*, — M. l'administrateur?

Pendant que nous parlons des annonces,— disons que le *Journal des Débats*, ce rigo-

riste — qui prêche la morale, publie à sa quatrième page des annonces dont je ne puis pas imprimer ici le contenu, — et une gravure — représentant une femme qui se livre à des danses prohibées par la police, et qui, tout en dansant, appuie son pouce sur son nez et fait tourner sa main sur le pivot pour narguer un garde municipal qui la regarde.

Il est un mal horrible, — un mal qui, en quelques instans, fait de l'homme le plus spirituel une buse et un idiot; — je veux parler du rhume de cerveau. Un rhume de cerveau fait horriblement souffrir, et rend en même temps parfaitement ridicule. — Un jeune homme est obligé d'attendre la nuit, dans un jardin, un entretien long-temps désiré et demandé. —

Tout ce qui l'entoure invite à la plus douce et à la plus poétique rêverie, — la lune monte à travers les arbres, — les clématites exhalent de suaves odeurs. — Il entend des pas légers et le frôlement d'une robe, — c'est elle, — son cœur bat si fort qu'il semble qu'il va rompre sa poitrine pour s'échapper. — Enfin, il pourra donc lui dire tout ce qu'elle lui a inspiré depuis qu'il la connaît; — il va lui révéler tout ce trésor d'amour qu'il a amassé dans son ame, — et les premiers mots qu'il prononce sont ceux-ci : — *Ah! badabe*, *cobe je vous aibe.*

Le malheureux s'est enrhumé à attendre sous les arbres. Un autre a à prononcer un discours en public, — un toast à porter dans un gueuleton patriotique; — il répète son toast d'avance et s'entend avec effroi dire : — *Bessieurs*, *dous dous sobes réiidis dans ude intention purebent patriotique*, — ou je *debande* la *bort* des tyrans.

Comment faire ? Son discours lui a coûté bien du mal — et ferait tant d'effet; — à coup sûr on le mettrait dans le journal; — il va trouver un médecin.

— Bossieur, il faut que vous be rendiez un grand service.

— Volontiers, monsieur, si cela dépend de moi.

— J'aibe à le croire, bossieur; — j'ai ud' affreux *rhube de cerbeau*.

— Ah ! ah ! un coriza.

— Un rhube de cerbeau.

— Oui, — j'entends bien, — c'est ce que nous appelons un coriza.—Le malade est flatté de voir que la science s'est occupée assez spécialement de son mal pour lui donner un nom inconnu du vulgaire; — il se voit d'avance guéri.

— Bossiéu, — c'est que, pour ud' adiversaire, je suis bembe d'un dîder, et il d'ya pas boyen d'y banquer.

— Cela n'empêche pas de manger, — seulement les alimens vous paraîtront moins savoureux.

— Bossiéu, s'il s'agissait seulebent de bouger... ça be ferait rien, — je be boque des alibents; — mais c'est que j'ai un discours à prodoncer, — et vous compredrez qu'avec

bon rhube de cerbeau, — on d'entendra pas le boindre bot.

— Alors, c'est fort désagréable.

— Qu'est-ce qu'il faut faire, bossiéu, pour la rhube de cerbeau?

— Pour votre coriza.

— Oui. — bossieu, — on b'avait dit de redifler de l'eau de cologne.

— Ça n'est pas mauvais.

— Ça n'est pas bauvais, brais, j'en d'ai rediflé trois uerres et ça de va pas bieux. — On m'avait dit également de be bettre du suif de chandelle autour du dez.

— On en a vu de bons effets.

— Je be suis bis deux chandelles entières sur le figur et ça de va pas bieux. — Qu'est-ce qu'il faut faire, bossieu.

— Il faut essayer d'une fumigation.

— Et ça be guerira-t-il?

— C'est possible.

— Cobeut! ça d'est pas sûr.

— Non, monsieur.

— Et vous d'avez pas d'autre boyen.

— Des bains de pied.

— Ah! et ça be guerira-t-il?

Page salie par le fisc.

Page salie par le fisc.

Digitized by Google

— Peut-être, — d'ailleurs ça n'est jamais bien long, attendez que ça se passe.

Et le malade s'en va persuadé que les médecins, comme certains parrains de complaisance, se sont contentés de donner un nom de rhume de cerveau, — sans se soucier de ce qu'il deviendrait à l'avenir.

Qu'ils sont très forts sur la lèpre qu'on n'a plus, et sur la peste qu'on n'a pas ; — mais qu'ils ne savent rien sur les rhumes de cerveau et sur les cors aux pieds.

Le *Constitutionnel*, en parlant d'un repas donné par M. O'Connell, a fait une énumération qui a lieu d'étonner de la part d'un journal qui compte au nombre de ses fondateurs des hommes qui passent pour savoir manger

On lit dans le menu du *Constitutionnel* : Cent pommes de pin — (pine apple, que le *Constitutionuel* traduit par *pommes de pin*, — veut dire *ananas*. Il y a de quoi rompre la bonne harmonie qui existe, d'après certains journaux, ou qui n'existe pas d'après certains autres, entre la France et l'Angleterre, en prêtant de semblables nourritures à nos voisins), le *Constitutionnel* ajoute : — trente plats d'orange et *autres tourtes*.

Ce mot me rappelle une locution semblable d'un portier que j'ai eu et qu'on appelait monsieur Gorrain. « Monsieur, disait-il, malgré les crimes des jésuites, il ne faut pas oublier que c'est à eux que nous devons l'importation des abricotiers, des dindons, et d'une multitude d'autres fruits à noyau. »

L'autre jour,—dans une maison,—où on lisait le journal à haute voix, le lecteur arriva à cette anecdote : —

« Le Roi était attendu, hier, vers une heure, au château des Tuileries.— Tout-à-coup, des cris : Au secours, un homme se noie, se font entendre ; — dix batelets se détachent de la rive , — on saisit un homme qui allait disparaître , — on le porte au bureau de secours— puis chez le commissaire de police, — où cet homme déclare que c'est la misère qui l'a poussé à cet acte de désespoir. »

Le lecteur s'arrêta.

— Continuez donc, lui dit la maîtresse de la maison.

— Mais, c'est tout ; il y a un point.

— Mais non, — il est impossible que le Roi n'ait pas fait donner des secours..... Tournez la page.

— Je la tourne, et je lis : « Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs le mou de veau..... »

: - Assez..... Comment, le Roi ?

— Il ne passait peut-être pas précisément à

ce moment-là ; —et puis, on peut ne pas lui avoir dit la chose.

— C'est égal, il n'a pas eu de bonheur cette fois là.

La princesse Mathilde Bonaparte, en devenant madame Demidoff, — a consenti à cesser d'être princesse,—mais elle n'a pas voulu être comtesse comme tout le monde ;—elle ne met sur ses cartes de visite que : « Mathilde Demidoff.

M. Demidoff, un de ces soirs, à l'Opéra, a donné un coup de lorgnette sur l'une des mains de la princesse Mathilde Bonaparte, sa femme ;—les larmes sont venues aux yeux de la belle princesse.

L'affaire de Quénisset,—l'homme qui a tiré sur les princes,— a amené de singulières révélations. — Il est connu de tous maintenant que la république est loin d'être une et indivisible ; — qu'elle est au contraire partagée en une trentaine de petites républiqnes, — dont chacune est traitée d'aristocrate par une autre.—Il y en a une entre autres qui reproche à une de ses sœurs de s'endormir dans l'ornière de 93 ; — et celle-là, — celle qui ne s'endort

pas, — a encore sa république plus avancée qui l'accuse et gourmande sa paresse.—

Les idées républicaines sont comme les dents du dragon semées par Cadmus, — elles engendrent des soldats qui se battent et se détruisent entre eux.

Il est évident que la presse est l'origine de cet horrible désordre qui mine la société. — Quelques niais demandent à ce sujet des lois répressives. — Je l'ai dit vingt fois, — c'est au contraire le moment de lui mettre la bride sur le cou. — Laissez la presse libre, — sans cautionnement, — sans timbre, — sans procès, — dans deux ans la presse sera morte ou réformée et moralisée. — C'est une gageure que je tiendrais en mettant ma tête pour enjeu.

Toutes ces sociétés secrètes sont comme les *mans* qu'on trouve dans la terre, où ils rongent les racines; le soleil, le jour et l'air les font mourir.

Si la presse était libre, — les communistes, les égalitaires, que sais-je moi, — chacune des trente ou quarante républiques dont je vous parlais tout à l'heure aurait son journal et développerait ses idées. — Vos lois répressives de la presse donnent à tous les journaux de toutes les opinions des limites égales dans l'expression de leurs opinions, — qui rendent leur langage presque identique, de telle sorte qu'ils se trouvent combattre ensemble, — et dans les mêmes rangs contre vous, — pour des causes toutes différentes, en ennemies.

Laissez chacun arborer l'étendard qui lui plait, — et vous verrez cette grande armée de l'opposition que, par vos sottes lois répressives vous réunissez malgré elle sous un seul et même drapeau d'une couleur bizarre formée de mélange de tant de nuances, — vous la verrez se diviser en petites cohortes, chacun sous son véritable étendard, avec ses couleurs, combattant pour son compte, — et contre ces alliées d'aujourd'hui.

Le procès fait à M. Ledru-Rollin, et qui se termine par la condamnation de cet avocat, — est encore une sottise. — Votre gouvernement représentatif est un mensonge, — si un candidat ne peut exprimer sa véritable opinion. — J'admets ici que Me Ledru, ou tout autre avocat, ait une véritable opinion.

Ne comprenez-vous pas d'ailleurs que Me Ledru ou tout autre forcé par vos lois à l'hypocrisie — réunira les suffrages de toutes les nuances qui avoisinent la sienne, — au lieu d'être réduit à ses véritables sectaires.

Quand le *Constituïionnel* ou le *Courrier français* essaient niaisement d'agiter les esprits par une opposition systématique — en faveur de MM. Dufaure et Passy, — ils travaillent contre vous avec les journaux républicains, — pourquoi? parce que vos lois forcent les journaux républicains à cacher leur pavillon et à en arborer un autre.

Le procès Quénisset a mis un moment toutes les républiques en présence; — il a mis en évidence le pavillon de trois ou quatre petites : — toutes les autres n'ont pu contenir leur colère, — leur haine — et leur orgueil, — et ont arboré leur propre pavillon : — et en effe , — moins il y a de différence entre les sectes, plus elles se haïssent; un huguenot haïssait plus un catholique, et un catholique un huguenot, aux temps des guerres de religion, que tous deux ne haïssaient — un turc ou un juif.

C'est une leçon, — vous n'en profiterez pas.

A propos de leçon, les journaux continuent leur facétie.

Le *National* a eu un nouveau procès; — cette fois il a été acquitté. — Il a appelé encore ce jugement une leçon donnée au pouvoir.

M. Ledru-Rollin a été condamné. — On a dit que c'était une erreur du jury.

M. Quesnaut, candidat ministériel, échoue à Cherbourg. — Gloire aux électeurs, — leur bon sens et leur patriotisme sauvent la France.

M. Hébert, autre candidat ministériel, est nommé à Pont-Audemer à une grande majorité, — On crie à la corruption, — à la vénalité, — à l'ignorance.

Ainsi, il y a des départemens entiers corrompus et des départemens vertueux; — cela vient de l'eau ou de l'air; — on n'en sait rien.

Cela est décidément par trop leste, — et le gouvernement maintient des lois répressives contre les journaux! — Mais laissez-les donc faire, — je vous le répète, — laissez-les deux ans, — laissez-les un an, — et la presse sera morte ou réformée.

Voici une plaisanterie qui s'est renouvelée deux fois dans la même semaine.

On a écrit à divers journaux :

Monsieur,

Nous apprenons par la voie de la presse que la Comédie-Française vient de recevoir un drame de M. H. Romand, intitulé le *Dernier Marquis*. Pour éviter tout soupçon de plagiat, nous croyons devoir vous prier d'annoncer que depuis plus de six mois nous nous occupons, pour un théâtre de vaudeville, d'une pièce en deux actes ayant également pour titre le *Dernier Marquis*.

Agréez, etc.

Les auteurs du *Dernier Marquis*.

Une lettre pareille a été adressée aux jour-

naux sous prétexte de la publication d'un roman de M. de Balzac ayant pour titre *Mémoires de Deux jeunes Mariées*. C'est également pour éviter tout soupçon de plagiat que *les auteurs des Mémoires d'une ou de deux jeunes Mariées* prennent la précaution, etc.

Il y a une chose que je voudrais bien savoir, c'est comment ces messieurs entendent que cette précaution leur fera *éviter tout soupçon de plagiat*.

Qu'est-ce qui empêcherait quatre cents écrivains d'écrire une lettre semblable à la leur, et qu'est-ce que cela prouverait ?

On s'est souvent plaint des marchands de billets qui encombrent la porte des théâtres, — surtout les jours de représentations extra-

ordinaires, — qui obstruent les bureaux, prennent les billets d'avance et les revendent, quand il n'y en a plus d'autres, à un prix exorbitant; — on a même, justement, accusé plusieurs administrations théâtrales d'une association clandestine avec ces messieurs.

Je me rappelle qu'à un reproche de ce genre le directeur de l'Opéra a répondu dans les journaux, — que les *efforts réunis* de l'administration et de l'autorité ne pouvaient empêcher les marchands de contremarques de faire leur commerce sous le péristyle de l'Opéra.

Et le public et les journaux se sont parfaitement contentés de cette réponse, — en se disant : Il paraît que les *efforts réunis* de l'administration et de l'autorité n'y peuvent rien.

O siècle d'incrédulité ! comme disent les moralistes, trouvez-moi une billevesée qu'on n'ait pas encore fait croire à nos incrédules contemporains.

En effet, — ces marchands de billets sont sept ou huit, toujours les mêmes depuis dix ans, — affectionnant dans leurs costumes des

cravates et des gilets rouges, — vendant des billets toujours à la même place, — et la police, lagarde nationale et l'armée — ne peuvent les débusquer; — je ne parle pas des efforts de *l'administration.*

C'est le grand tort du gouvernement en France:--la loi est molle ou violente,—elle n'est pas impassible et inflexible comme elle doit l'être;— c'est surtout dans un pays de liberté que la loi doit être rigoureusement observée. Vous avez une Chambre des Députés pour faire, défaire et refaire vos lois; — faites-les, refaites-les, — défaites-les, — mais faites observer celles qui sont en vigueur.

Une ordonnance de police doit être observée, — puisqu'elle émane d'un homme auquel la loi — confie de certaines attributions.

Rendez peu d'ordonnances, — faites peu de lois, — tâchez de les rendre utiles et de les faire bonnes; — mais une fois promulguées elles doivent être exécutées.

Un ministre peut à la rigueur avoir une raison pour faire passer une ville au fil de l'épée, — il ne peut jamais en avoir pour ne pas avoir fait exécuter une loi, — c'est un crime de haute trahison.

Le mépris des ordonnances de police mène au mépris des lois ;— l'ordonnance est le corollaire de la loi.

Le préfet de police a sans doute été récemment tracassé au sujet des marchands de billets, — il s'est dit : le bourgeois crie, il faut satisfaire le bourgeois ; — et il a donné des ordres en conséquence.

L'autre jour, un M. Landeux, marchand de draps, — se promenait fort paisiblement sur le trottoir de la rue Ventadour, — près de la rue Neuve-des-Petits-Champs, où il habite ; lorsqu'un officier de paix l'avertit assez rudement qu'il le ferait arrêter s'il ne se retirait pas. M. Landeux, comme tout bourgeois parisien, — pense qu'il y aura de l'héroïsme à ré-

sister à cette injonction, dont, au reste, il ne comprend pas la cause,— il hausse les épaules et continue sa promenade ; — sur un signe de l'officier de paix, un sergent de ville arrive,— arrête M. Landeux et le conduit au poste des Bouffes ; — là on lui dit enfin qu'on l'a arrêté comme marchand de billets ; — il répond que c'est une plaisanterie, qu'il en a acheté quelquefois, mais qu'il n'en a jamais vendu.

C'est ce que nous allons voir ; — quel est votre état ?

— Marchand.

— Oui, de billets.

— Non, de draps.

— Vous n'êtes pas dans de fort beaux.....

On le fouille, — on trouve dans ses poches quelques pièces de monnaie, — provenant sans aucun doute des billets qu'il a vendus.

On n'y trouva pas de billets. — M. Landeux en fait la remarque.

— Parbleu ! certainement que non, — que vous n'avez pas de billets puisque voilà l'argent pour lequel vous les avez vendus.

— Mais cet argent ne provient pas de cela.

— Si fait bien, puisque vous n'avez pas de

billets, — un marchand de billets qui n'a pas de billets les a vendus, — donc l'argent qu'il a provient de la vente de billets.

— Mais je vous dis que je ne suis pas marchand de billets.

— A d'autres; — je viens de vous prouver que l'argent que vous avez provient de la vente des billets.

— Un homme sur lequel on trouve de l'argent provenant de la vente des billets est un marcband de billets.

— Mais non.

— Mais si, — c'est que vous ne suivez pas mon raisonnement.

M. Landeux raisonne,— on le met au violon. — Enfin, des voisins arrivent, — on finit par prouver à M. le commissaire l'innocence de M. Landeux auquel on rend la liberté.

Et le tour est fait.

En effet,— M. Landeux ne manque pas d'écrire aux journaux sa mésaventure dès le lendemain ; — cela d'ailleurs sert à signaler au public — M. Landeux, marchand de draps, rue Neuve-des-Petits-Champs, au coin de la

rue Ventadour, — mots glissés assez adroitement dans la lettre.

Et les autres bourgeois, tout en s'indignant d'une semblable erreur qui menace de les atteindre tous, — se disent : Il paraît pourtant qu'on poursuit *drôlement* les marchands de billets.

J'aime à croire que les choses se sont passées ainsi, car autrement ce serait une trop grosse et trop punissable sottise de la part des agens de M. le préfet de police.

Et on ne pourrait s'expliquer tant de rigueurs contre un homme suspecté de vendre des billets, — et de bienveillance pour les sept ou huit marchands qui en vendent ouvertement à chaque représentation de l'Opéra.

Un spéculateur, qui s'appelle M. Aragon, a obtenu de la préfecture de la Seine, le 24 août 1840, l'autorisation d'entourer les jeunes arbres du boulevart d'une sorte de cercueil triangulaire sur lequel il affiche des annonces, — privés ainsi d'air, de soleil, — et presque de pluie, — et par une autre raison — que je ne puis dire décemment, — les arbres dépérissent, — et la ville est obligée de les remplacer presque tous.

La ville avertie a profité de la première occasion pour retirer à M. Aragon son autorisation. — Le voici qui revient à la charge en offrant à la préfecture — 2 fr. de redevance pour chaque pied d'arbre qu'on lui permettra d'entourer. — On croit que la demande sera accueillie.

Un M. Doyen, âgé de 86 ans, vient de faire entériner par la cour royale, des lettres patentes qui lui confèrent le titre de baron; — ces lettres ne sont que la confirmation d'un titre qui remonte à 1628, — c'est s'aviser un peu sur le tard, et cela ressemble un peu à ce que faisaient les seigneurs qui voulaient mourir dans un habit de moine de quelque ordre religieux, — supposant sans doute qu'ainsi déguisés ils ne seraient pas reconnus à la porte du Paradis et y entreraient plus sûrement ; — pour ce qui est de M. Doyen, le lendemain de l'entérinement de ses lettres patentes, il était déjà, et pour ce fait, exposé aux avanies de quelques journaux.

Au premier abord on pourrait s'étonner de voir à la même époque tant de manifestations, de mépris pour les titres et les honneurs, — et tant d'avidité pour s'en affubler ; — c'est que les gens qui crient le plus, ont moins de haine pour les dignités que pour ceux qui les possèdent, que ce mépris est tout en paroles et n'est qu'une façon de dire de l'envie.

Quand Jésus-Christ chassa les marchands du Temple,--c'était avec une corde;--on a employé

des moyens plus doux pour M. Ollivier qu'on a fait évêque. — On assure que c'est sur les instances réitérées du directeur de l'Opéra qui voulait se débarrasser d'une dangereuse concurrence: — Saint-Roch succursale de l'Académie royale de Musique, sous M. Ollivier, est redevenu une église sous M. l'abbé Fayet.

M. Ingres, un peu enflé des éloges qu'on lui a récemment donnés avec une sorte de frénésie, —s'est laissé long-temps supplier par M. le duc d'Orléans de faire son portrait, — il a fini par céder aux instances du prince royal, à trois conditions : 1° que M. le duc d'Orléans poserait chez lui, M. Ingres, — 2° qu'il revêtirait tous les jours l'uniforme adopté et qu'il poserait au moins 150 fois ; 3° que le portrait

ne lui serait payé que 3000 fr. — M. le duc d'Orléans a accepté toutes ces conditions et même la dernière.

Il y a eu récemment trois sinistres à la Bourse.

Deux étaient de ces accidens faciles à prévoir par le sort et l'imprudence de ceux qui en sont les victimes et les auteurs; — à la vente qu'on a faite des meubles du baron d'E...., il y a telle assiette que l'on n'a pas eue pour 300 fr. — L'ameublement de l'antichambre formait à lui seul le plus beau salon que pût rêver un préfet de l'empereur Napoléon.

Pour M. B***, — il avait épousé une jolie femme avec 100,000 écus de dot. — Il s'est

noyé. — Il n'y a eu personne pour le reconnaître. — Un horloger seul a reconnu une montre qu'il avait vendue. — Le troisième sinistre a frappé M. J***.

On a aussi vendu ses meubles ;—et, chose touchante, madame J***, une femme charmante, une noble femme, non seulement a laissé sa dot aux créanciers, mais a envoyé à la vente publique ses cachemires, ses diamants, sa dernière épingle d'or. — De tout son luxe, de toute sa parure, elle n'a gardé que ses deux enfans.

De son côté, la mère de M. J*** a vendu sa maison de campagne.

Et M. J***, qui manque pour si peu d'argent, était pourtant l'ami intime de M. Aguado et de M. Rotschild.

M. Aguado ne pouvait pas se passer de lui.

Tous ses amis lui ont manqué à la fois ; — tous excepté quelques pauvres diables qui ne l'aimaient pas pour sa fortune, mais pour son esprit et sa gaîté. — Car c'était un charmant poète.

Un jour à sa table, un utopiste, de ceux qui sans doute se plaignent des routines de 93, —

un de ses amis racontait que ladite révolution de 93 avait avorté faute de guillotines suffisantes. — Du moins, disait-il, nous, nous avons une guillotine qui pourra répondre aux besoins de l'époque. — Nous prendrons les wagons de Saint-Germain, nous les remplirons de voyageurs, — nous les forcerons à mettre la tête à la portière, et avec deux grands couteaux placés sur la route, 20,000 têtes peuvent être tranchées en un clin d'œil.

Diable! dit M. G***, ça peut servir, je bois à la santé de ton invention.

Plus tard, — quand il a été perdu, — cette histoire — de chemin de fer et de guillotine lui est revenue. Il s'est dit sérieusement cette fois : ça peut servir, — et il a essayé de se tuer de cette manière. — Il n'a pas réussi.

On assure que le chemin de fer a voulu lui intenter un procès pour avoir abusé de sa confiance à lui, chemin de fer.

A la suite des affaires de Toulouse, — plusieurs prévenus ont été envoyés de Marseille à Pau pour y être jugés; — on a suivi à leur égard les formes ordinaires, — on a conduit en voiture ceux qui ont voulu en faire les frais, les autres ont été menés à pieds.

Quelques journaux ont crié à l'infamie de traîner enchaînés sur les routes des hommes de la presse, etc. — Sous ce rapport ils ont trop crié, — sous d'autres ils n'ont pas crié assez.

Voici les noms et les états des prévenus :

1. Urbain Daniel Schemit, chapelier; 2. Raymond Mouchet, forgeron en voitures; 3. François Tiffes, ouvrier en indienne; 4. Jean Baptiste Denis, boulanger; 5 Etienne Felouse, marchand ambulant; 6. Jean Bouquier, portefaix; 7. François Ducassé, cordonnier; 8. Guillaume Cugulière, cordonnier; 9. Jean Baptiste Raulet, propriétaire et gérant de l'*Emancipation*; 10. Louis Thomas, cordonnier et gérant de l'*Utilitaire*; 11. Laurent Dupin, gérant du journal l'*Aspic*; 12. Jemmapes Dupin, imprimeur; 13. Paul Cazalas, fabricant de chapeaux; 14. Jacques Bezaud, maçon;

15. Pierre Carrié, cordonnier; 16. Jean-George Cremailhac, facteur de la banlieue; 17. Charles Lenormand, ancien commissaire de police, domicilié à Paris; 18. Michel Ronzil, tailleur de pierre.

Ensuite je dirai que les hommes de la presse ont parfaitement le droit de réclamer l'égalité devant la loi, — mais qu'ils doivent la subir.

Seulement on doit s'élever avec indignation contre le système appliqué en France *aux prévenus*.

D'après les statistiques des tribunaux sur cinq accusés il n'y a pas deux condamnations, — donc un prévenu a trois chances contre deux pour être dans quinze jours, — un homme que la société a injustement arrêté, — emprisonné, — flétri aux yeux de bien des gens, — gêné et peut-être ruiné dans ses affaires, — humilié et désespéré, — un homme pour lequel il n'est pas de réparations trop grandes.

Le prévenu doit être traité avec tous les égards possibles; — s'il est plus tard reconnu coupable, — la loi le punira; — mais s'il

est déclaré innocent, — comment réparerez-vous votre erreur, tâchez donc du moins qu'elle ait les conséquences les moins fâcheuses qu'il vous sera possible.

Personne n'a le droit d'infliger un mauvais traitement à un prévenu, — quelque léger qu'il soit ; — un prévenu doit être transporté, — s'il y a lieu, — avec toutes les aises imaginables et aux frais de la société.

Que le prévenu soit homme de la presse ou cordonnier, c'est tout un ; — tant qu'il n'est pas condamné il est innocent, il a droit à tous les égards qu'on aurait pour un innocent, bien plus à ceux qu'on aurait pour un innocent injustement accusé.

D'ailleurs s'il est coupable, son châtiment, sous quelque forme que ce soit, ne doit pas commencer avant que la loi l'ait prononcé.

C'est une chose qu'on ne saurait trop rappeler à messieurs de la justice dans tous les degrés de la hiérarchie ; — c'est une honte pour un pays tout entier qu'il n'y ait pas de lois qui puissent préserver un innocent des ignobles traitemens qu'on fait subir aux prévenus.

Un matin que j'étais avec M...y, — il lui prit une sainte colère contre la phraséologie des journaux et contre la crédulité de ceux qui les lisent. Il nous en tomba un sous la main qui parlait de je ne sais plus quelle *mesure* que *l'opinion publique flétrissait.*

Nous nous demandons d'abord, — qu'est-ce que l'opinion publique? et qu'est-ce que le carré de papier que voici ; entend-on par ces paroles « l'opinion publique », l'opinion publique veut-elle dire l'opinion de *tout le monde*?

Non, par deux raisons, la première, c'est qu'une mesure ou n'importe quoi qui serait blâmé par *tout le monde* ne pourrait pas subsister un instant; il faut donc excepter au moins de *tout le monde*: 1° Ceux qui prennent la mesure ; 2° ceux qui la soutiennent ; 3° ceux qui en profitent.

La seconde raison, et que voici : cinq autres carrés de papier ; — trois approuvent la mesure et se disent les organes de *l'opinion publique*;—deux autres,—aussi organes qu'eux de *l'opinion publique*, — n'en disent pas un mot.

Il y a donc plusieurs opinions publiques sur le même sujet ?

Le résumé de notre discussion — fut qu'il n'y a pas d'opinion publique, qu'il n'y a pas assez de bonheur dans le monde pour que tous en aient une part ; — que celui des uns n'existe qu'au détriment des autres. Que par cela qu'une mesure nuit à certains intérêts elle sert merveilleusement à certains autres.

Que *l'opinion publique* se fait comme les *émeutes*, comme la *foule*.

Quand les journaux disent qu'il y a une émeute quelque part, les bourgeois et les ouvriers vont voir l'émeute, — les gendarmes s'y transportent pour la réprimer ; — ceux-ci prennent les curieux pour l'émeute, et les bousculent, les curieux s'irritent et se défendent, — et l'émeute se constitue.

Les gens qui vont voir une pièce où on leur dit qu'il y a *foule*, — ne s'aperçoivent pas qu'ils forment eux-mêmes cette foule, qu'ils venaient voir autant que la pièce.

Beaucoup de gens s'empressent de se ranger à ce qu'on leur dit être l'opinion publique, — surtout quand elle est contraire au gouvernement, — parce que, tout en obéissant à leur instinct de moutons de Panurge, ils ont un certain air d'audace sans danger qui flatte le bourgeois. — Ils seraient bien effrayés parfois s'ils savaient qu'ils sont à la tête de l'opinion dont ils croient suivre la queue, — et qu'ils seraient seuls de *leur opinion publique*, — s'il n'y avait pas d'autres bourgeois pour tomber dans le même piége.

Une chose tourmentait surtout M...y, c'était de savoir où on *flétrit les mesures* : car,

disait-il, — si chacun des membres de l'opinion publique, — qui doivent être nombreux, — se contentent de flétrir ladite mesure chez lui, — comment le journal qui parait ce matin a-t-il pu rassembler, dans l'espace de quelques heures, toutes ces flétrissures éparses d'une mesure prise hier matin, — pour pouvoir en former un total qui lui permette de présenter le nombre de flétrissures qu'il a réunies comme équivalant à une opinion publique.

Il doit y avoir un endroit où on flétrit les mesures,—comme il y a une halle à la viande, —comme il y a une bourse;—il doit y avoir un endroit où on flétrit les mesures, — comme il y a un endroit où on en prend, — au bout du pont Louis XV.

Il faisait beau,—nous nous mîmes en route pour une grande promenade.—Aux Tuileries, il y avait beaucoup de monde autour d'un bassin,— M...y s'approcha pour voir si ces gens étaient réunis pour flétrir la mesure ;—ce n'était pas cela,— ils n'avaient pas même l'air de savoir qu'il y eût une mesure ;—ils donnaient des miettes de pain aux cygnes , — qui li-

vraient leurs aîles entr'ouvertes au vent printanier, — semblables à de petits navires à la voile.

Dans un autre coin du jardin, beaucoup de gens qui, comme tout le monde, ont droit de considérer leur opinion comme partie intégrante de l'opinion publique, — appréciaient, en lisant les jonrnaux , la mesure, — qu'ils étaient censés avoir flétrie la veille.

Nous nous approchâmes d'un groupe fort serré,— à l'endroit appelé la petite Provence, — mais c'étaient des gens qui se chauffaient au soleil ; — personne n'y parlait—de la mesure.

Sur les quais,—quelques Français vendaient des gâteaux de Nanterre, quelques autres en achetaient ; — les uns fouettaient leurs chevaux, les autres regardaient couler l'eau.

De l'autre côté du pont, un Monsieur lisait un livre mis sur le parapet à l'étalage d'un bouquiniste, et faisait une corne à la page où il restait de sa lecture qu'il contait continuer le lendemain.

Personne n'avait l'air de flétrir la mesure. —Ah ! — voici bien du monde rassemblé devant l'Institut. — Nous perçons la foule avec peine ; — c'étaient deux cochers qui se battaient. — Nous demandâmes pourquoi c'était, — parce qu'après tout ce pouvait bien être à cause de la mesure ; — l'un des cochers la flétrissant, l'autre ne la flétrissant pas ; — mais ce n'était pas cela, — l'un avait pris une demi-botte de foin à l'autre ; — le volé fut rossé.

Nous prîmes alors la rue Guénégaud en suivant trois hommes qui en entraînaient un autre.

— Qu'a-t-il fait, demanda M...y?

— C'est à cause des mesures, répondit le passant interpelé.

M....y avait un air triomphant : — Venez, me dit-il, — il s'agit cette fois de la mesure. — On fit entrer notre homme au n° 9, sous une porte ronde. — Le voilà chez David, dit alors l'homme auquel M...y avait adressé sa première question.

— Et que fait-on chez David, demanda M...y ?

— C'est *la Fourrière*, répondit l'homme.

— Est-ce là qu'on flétrit les mesures, — demanda M...y ?

C'est là qu'on les vérifie.

— Comment ?

— Oui, cet homme qu'on emmenait a été surpris par les agens à vendre à faux poids.— On l'amène chez David. — Si David trouve que ses mesures ne sont pas justes, — il met en fourrière — les poids, les balances et tout le bataclan. — C'est sans doute ce que vous appelez flétrir les mesures.

Ce n'était pas encore là ce que nous cherchions. — Découragés, nous montâmes en voitures et nous allâmes à Saint-Ouen, comme nous faisions souvent. — Là, grand nombre de parisiens pêchaient à la ligne. — J'appelai Bourdin, un batelier de mes amis, — qui avait l'obligeance de garder mon canot.

N. B. J'apprends que le gouvernement l'a saisi et confisqué comme n'ayant pas les dimensions qu'il lui plait d'exiger par une ordonnance qu'il aurait dû rendre avant que je fisse faire mon bateau, — et les journaux disent qu'on désarme et qu'on disloque la flotte,

tandis qu'au contraire on prend des moyens quelque peu extrêmes pour posséder un plus grand nombre de bâtimens.—O mon pays! si mon canot peut servir à ta gloire, — s'il peut surtout en augmenter l'effectif de ta flotte, — faire trembler la perfide Albion — et faire taire les journaux, — je te l'offre de grand cœur.

Mais réellement,—pour *un ami du château* ainsi que m'intitulent certains carrés de papier, — on me traite assez mal; — le Roi me donne douze francs par an — pour son abonnement aux *Guêpes*, — et on prend mon canot qui m'a coûté cent écus.

J'appelai donc Bourdin,— Bourdin me mena près de ce pauvre canot qui était caché dans

les saules; — il était fort joli, ma foi,— tout noir, avec une bordure orange, — et le plus rapide de ceux de ces parages; — nous montâmes dedans, — et je le laissai dériver jusqu'à Saint-Denis. — Nous étions heureux comme deux poétes que nous étions. — C'était un spectacle ravissant; — la rive était bordée de grands peupliers, droits comme des clochers, — de saules bleuâtres, — de fleurs de toutes sortes, de spirées avec leurs bouquets blancs, de campanules bleues; — sur l'eau il y avait des nénuphars jaunes et des anémones aquatiques. — Parfois un martin-pêcheur traversait la rivière droit et rapide comme une flèche en poussant un cri aigü; — à peine si nous avions le temps de voir briller son plumage vert et bleu. — Nous regardions tout cela, — et nous écoutions tous les bruits de l'air et de l'eau, — et à l'heure où le soleil se couchait derrière l'église de Saint-Ouen, — nous arrivions à l'île Saint-Denis, — dont M. le maire, — M. Perrin, — un autre ami à moi, qui joint à ses fonctions municipales celles de restaurateur, et qui cache modestement son écharpe tricolore sous un tablier de cuisine,

nous donnait un dîner excellent et un vin de Bordeaux que M...y, qui s'y connait, déclarait irréprochable.

... J'oubliais la mesure..., personne ne la flétrissait, personne ne la connaissait, — mais j'écoutais M... J. qui a tant d'esprit et de bon sens, — qui est maintenant au bord de la Méditerranée quand je suis au bord de l'Océan où il mourrait de froid.

Je voulais seulement vous dire ce qu'il faut croire de ces phrases stéréotypées dont les journaux sont si prodigues.

Dans l'affaire Quenisset, la grande inquiétude des pairs est de savoir comment on le récompensera de ses révélations. — On propose de le marier avec sa maîtresse.

Digitized by Google

SUITE DES COMMENTAIRES

SUR L'OEUVRE DU COURRIER FRANÇAIS.

Il faut que je termine mes commentaires sur l'œuvre du *Courrier Français*,

Nous en étions à :

LES.

Douzième observation : — LES.

Les, article pluriel, —

Je n'est qu'un singulier, *vous* est un *pluriel.*

MOLIÈRE.

Pluriel, terme de grammaire qui s'emploie pour caractériser un des nombres destinés à marquer la quotité.

GIRAULT DUVIVIER.

Je trouve la définition un peu moins claire que la chose définie, mais c'est ainsi que procèdent tous les grammairiens ; — Vaugelas est le premier qui ait écrit *pluriel*, avant lui on disait et on écrivait *plurier*.

On trouvera sans peine des exemples d'articles s'accordant aussi bien avec leurs substantifs, — mais je ne pense pas qu'on en puisse trouver qui s'accordent mieux. Comparez et jugez.

Je vous avais recommandé de ne jamais mettre LES *pieds dans la loge.*

HENRY MONNIER.

Le larcin, — *l'*inceste, — *le* meurtre *des* enfans et *des* pères, — tout a eu sa place entre *les* actions vertueuses.

Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te donne *les* esprits dont je n'ai que *les* corps.

CHARLES IX à RONSARD.

La belle serviette et *le* torchon doré.

POÈME DE LA MAGDELAINE.

Il s'agit des cheveux blonds de la pécheresse dont elle essuya les pieds du Christ.

Je hais le *philosophe qui n'est pas sage pour lui-même* μισω σοφιστην, etc.

EURIPIDE.

Treizième observation. — FLOTS.

L'auteur n'a pas répété *Océan*, — il n'a pas mis *vagues* ni *lames*, il a parfaitement distingué les nuances qui existent entre ces mots. — *Flot* est des trois synonymes celui qui engage le moins; — les autres ont un

sens plus précis. — Il a pour autorités plusieurs bons écrivains.

Quel respect ces *flots* mugissants ont-ils pour le nom du roi.

SKAKESPEARE — *La tempête*

Le *flot* qui l'apporta.

RACINE.

Entourée par les *flots*

MÉRY.

Nos années se poussent comme les *flots* de la mer.

BOSSUET.

On répand à grands *flots* le fiel.

Mme DESHOULIÈRES.

Fendant le *flot* ému sous la brise qui passe.

ALPHONSE ESQUIROS.

Il y a passablement d'Alphonse dans le métier littéraire : Alphonse de Lamartine, — Alphonse Pépin, — Alphonse Brot, etc.

M. Alphonse Esquiros est un bon jeune homme, — autrefois poète rêveur, ne manquant pas d'une sorte de naïveté un peu affectée, mais,assez gracieuse; — c'était une

de ces natures simples, semblables au fleuve limpide d'Horace :

liquidus puroque simillimus amni.

qui reflète dans son cours tout ce qu'il voit sur ses bords, — les grands peupliers et les petites herbes, le soleil et les étoiles, la — barque qui glisse et l'oiseau qui passe.

La poésie d'Alphonse Esquiros avait des qualités naturelles, — mais elle manquait d'originalité, — elle réflétait trop ses lectures du moment, — je l'ai vu, tour à tour, sans cependant copier servilement, imiter la manière de M. Hugo, — celle de M. de Lamartine et celle de cent autres. — Il y a quelques mois i publia une nouvelle fantastique inspirée de *la Larme du diable*, de M. Th. Gauthier, — charmante création inspirée par le *Faust* de Goëthe.

A cette époque parut je ne sais quel livre de M. de Lamennais, — Esquiros le lut et fit l'*Évangile du peuple* ; — le parquet se saisit de l'affaire et on mit Esquiros en prison, — comme M. de Lamennais ; — c'était pour Esquiros pousser l'imitation plus loin qu'il ne l'avait cru.

S'il y avait en France un ministre de l'instruction publique, — il aurait connu Esquiros, — il l'aurait fait venir et lui aurait dit : — « Vous faites de jolis vers — aux arbres et à la lune, — ne vous mêlez pas à ces choses, — quand vous imitez, n'imitez pas des gens que l'on met en prison. »

C'est ce qu'on ne fit pas, et on prit le crime d'Esquiros au sérieux, — et on le mit à Sainte-Pélagie.

Qu'arriva-t-il de là, qu'il prit à son tour au sérieux le martyre et la persécution, — que les journaux qui n'avaient jamais parlé de lui tant qu'il n'avait eu que son talent, — le louèrent beaucoup quand il fut mis en prison, — ce qui prouva pour la millième fois que ce n'est pas du talent mais de la prison qu'ils font cas.

Et encore que ce pauvre enfant innocent et

doux comme une fille,— s'ennuie,— s'attriste, pleure, — réclame le soleil et l'air, — fait de jolis vers là-dessus auquel, — comme martyr, — persécuté,— *pour le peuple*,— il reçoit de mauvais lambeaux de lieux communs emphatiques et de Marseillaises boursouflées.

Quatorzième observation. REMONTENT.

Il n'y a ici qu'un petit défaut, — c'est que, pour que sa phrase eût un sens, l'auteur aurait dû dire DESCENDENT, cependant le mot est correctement orthographié.

Molière a dit :

Au visage sur l'heure un rouge m'est *monté*.

Ici il n'y avait pas moyen de dire *descendu*.

Diderot :

S'il arrive que le thermomètre *monte*.

V. Hugo :

Entends ces mille voix.....
Qui passent dans le vent, qui tombent des nuées
Qui *montent* des seuils silencieux.

Boileau :

Le chagrin *monte* en groupe,
Post equitem sedet atra cura.
HORACE.

Quinzième observation. GRADUELLEMENT.

Je n'ai trouvé ce mot employé qu'autour des mirlitons.

Je sens que *graduellement*
Mon amour est plus violent.

Seizième observation. Et.

Il y a plusieurs façons d'écrire ce mot, est, — haie, — hé, — hait. — Notre auteur ne s'y est pas trompé et a parfaitement choisi celui de ces mots qui convenait à sa phrase.

Il a évité de même un autre écueil — sous lequel tombent quelques personnes ; — graduellement finit par un *t* qui se lie dans la prononciation avec *et ;* — ainsi se prononce graduellemen *t* et : — il s'est défié de cette erreur qui serait par les puristes réputée grossière et il n'a pas écrit *thé* ainsi que la prononciation aurait pu l'y induire.

« Les hommes en place ont peu d'amis *et* ne s'en embarrassent guère. » Duclos.

Dix-septième observation. LENTEMENT:

« Il faut aller *lentement* à accuser ses amis. »
SAINT-ÉVREMOND.

Ces deux adverbes — graduellement et lentement—sont peu agréables à l'oreille ;—mais des écrivains fort châtiés n'ont pas cru devoir éviter des consonnances semblables.

« Elle se tenait à cheval *dextrement* et *dispostement.* » BRANTOME.

« *Conséquemment* il perd la somme, ou il est *incontestablement* déchu de son droit. »
LA BRUYÈRE.

Certes, commettre une faute avec LA BRUYÈRE, — ce n'est plus une faute, c'est une beauté.

Qu'est-ce que les puristes d'ailleurs, — et qu'est-ce que la langue ?

L'Académie-dictionnaire 1798, — ne veut-elle pas qu'on prononce *quatre-z-yeux.*

Pascal ne dit-il pas, — elle a couru de *grandes risques*.

Et l'Académie— en faisant remarquer que *risque* est masculin ; — n'excepte-t-elle pas— cette locution : A *toute* risque.

Et Molière, dans le Florentin, — *rebarbaratif*.

Et Vaugelas, — *sens* dessus dessous.

Et M. de Pongerville, — dans le dialogue singulier, — sens *sus* dessus.

Et Bossuet : — C'est là que règne *un pleur* éternel.

Combien, dans nos publicistes et dans nos écrivains, en trouve-t-on qui suivent ce que disait Charles-Quint, — qu'il parlerait espagnol à Dieu, — allemand à des chevaux, — *français* à des hommes.

Je termine ce travail — en constatant que

l'œuvre que nous venons d'examiner est un des morceaux les plus remarquables sous les deux rapports de la pensée et du style — qu'ait produit jusqu'ici la littérature politique des carrés de papier se disant *organes de l'opinion publique*, ou *boulevart des libertés*.

LE SECRET DE LA PARESSE

Digitized by Google

LE SECRET DE LA PARESSE.

Il y a deux ennemis irréconciliables, acharnés, mortels, — comme le sont les gens forcés de vivre ensemble, — ce sont le corps et la pensée, — la partie matérielle et la partie intellectuelle de notre être :

Tout le monde a éprouvé, au moment de se mettre au travail, — une sourde hésitation, suite d'une lutte entre l'esprit qui veut et le

corps qui ne veut pas, — tous les poètes anciens en ont parlé, — quel est l'homme d'ailleurs qui n'a pas entendu mille fois au dedans de lui le dialogue suivant :

LA PENSÉE.

Les formes incomplètes et sans contours qui passaient devant moi avec des nuances douteuses et changeantes,—semblent prendre un corps et une couleur, — le nuage se dissipe, le chaos a cessé de s'agiter, tout se met en ordre ; travaillons.

LE CORPS.

Il fait un beau soleil, — peut-être le dernier de l'année, — on trouverait, j'en suis sûr, encore une violette en fleur sous les feuilles

sèches ; — nous devrions aller nous promener dans le jardin.

Cette proposition maladroite, sans précautions oratoires, n'obtient d'ordinaire aucun succès; c'est comme si l'on disait à un homme qui a soif : « Voilà un excellent morceau de pâté. » La pensée ne daigne pas seulement répondre, — elle s'obstine à vouloir travailler et à contraindre le corps à prendre la plume.

Celui-ci qui est paresseux, comme vous savez, — comprend alors qu'il ne faut pas heurter de front cette fantaisie de travail, — mais qu'il faut, au contraire, y rattacher d'une manière indirecte la distraction qui doit plus tard la détruire.

LE CORPS.

Le grand air rafraîchit la tête et fait du bien

à l'imagination, et puis, il y a tant de souvenirs pour vous, ma belle, dans ces fleurs que vous m'avez fait planter, — et que vous me faites arroser l'été, — que vous serez d'autant mieux disposée au travail quand vous les aurez revues quelques instans.

LA PENSÉE (à part).

Peut être ce butor a-t-il raison. — Allons au jardin.

Dès-lors la pensée est perdue! Une fois au jardin, la malheureuse se divise à l'infini. — Elle suit la feuille qui s'envole. — Ce rosier dépouillé lui rappelle un bouquet qu'elle a donné il y a long-temps. — Chaque arbre, chaque plante, est habité par un souvenir comme par les hamadryades de la poésie antique.

Tous l'entourent, la caressent, l'occupent, et le travail est oublié.

C'est ce qui arrive chaque fois qu'elle essaie une bataille en plaine avec le corps qui a pour lui la paresse, — la plus puissante de toutes les passions, — celle qui triomphe de toutes les autres et les anéantit.

La pensée ne l'emporte pas; elle peut s'élever à son insu à une hauteur où il ne puisse plus l'atteindre. — Il faut qu'elle ruse, — qu'elle le trompe pour le jeter dans une de ces occupations d'habitude, auxquelles il peut se livrer seul sans son concours à elle.

LA PENSÉE.

Or çà, mon bon ami, voyons donc si vous saurez bien me tailler cinq ou six plumes?

Tailler des plumes est une chose que la main fait d'elle-même.

Pendant que le corps taille des plumes, la pensée s'échappe furtivement; mais quelquefois le corps saisit le premier prétexte venu pour ne pas tailler de plumes.

LE CORPS.

Vous en aurez six toutes neuves, ma mie. — J'aime mieux faire des armes.

LA PENSÉE.

Y pensez-vous, mon bien bon ami, vous exténuer comme hier! j'en suis encore malade, — ou prendre un rhume de cerveau, — et j'en mourrai. — Je ne vous cache pas même que je vous trouve un peu pâle aujourd'hui; — et, puisque vous ne pouvez pas rester en place, — promenez-vous dans la chambre en long et en large.

Si le corps est assez sot pour se laisser pren-

dre à cette fausse sollicitude ; — pendant qu'il s'agite machinalement dans cet étroit espace, — la pensée qui n'a que faire à cela s'envole et lui échappe.

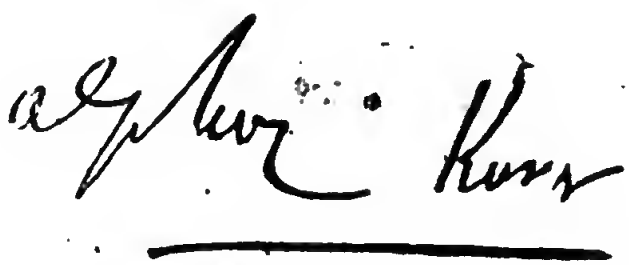
Il y a, il est vrai, des corps innocens et niais qu'on peut occuper et distraire avec la moindre des choses,—ils se laissent prendre à jouer du piano sur leur table; — un poète de mes amis a un corps qui s'amuse à s'arracher un à un les cils des yeux.

Mais il en est de plus récalcitrans, — ceux-là se défient de toute occupation qui leur est indiquée par la pensée, il faut qu'elle ne compte que sur un hasard extérieur, — sur un de ces bruits monotones qu'on entend sans l'écouter ; le vent qui souffle dans les feuilles, — une cloche qui tinte, — la pluie qui bat les vîtres, — la mer qui gronde au loin.

Ces bruits le bercent, et il s'endort comme

Argus aux sons de la flûte de Mercure; — puis tout-à-coup il se réveille en sursaut, — et il s'aperçoit que la pensée l'a laissé là, — il la regarde, — il la suit d'un œil hébété, — comme l'enfant entre les mains duquel vient de glisser une fauvette, — il la voit sur la plus haute branche d'un accacia secouer ses plumes au soleil, — il l'entend chanter librement.

Et le pauvre corps qui s'ennuie alors de n'avoir plus l'esclave intelligente qui lui invente des plaisirs et l'aide à les conquérir, — passe par les conditions qu'elle veut lui imposer pour la faire redescendre, — octroie une charte, — et consent à écrire sous sa dictée.



Errata du volume précédent :

Page	7	ligne	2, des, lisez de.
—	8	—	5, la belle saison, ajoutez finie.
—	id.	—	9, a, lisez on'.
—	id.	—	12, ostères, lisez astères.
—	id.	—	13, chrysantines, chrysanthèmes.
—	12	—	13, change, chausse.
—	14	—	11, in cudibus, incudibus.
—	16	—	2, payez, noyez.
—	id.	—	16, de l'éloquence, d'éloquence.
—	20	—	6, l', les.
—	22	—	3, Belac, Bellac.
—	29	—	6, attendu, attendre.
—	id.	—	id. Il, M. Thiers.
—	40	—	6, L, E.
—	id.	—	13, boutieus, boutieu.
—	id.	—	14, boutieus, boutieu.
—	55	—	13, noir quelquefois, noir. Quelquefois.

— id. — 15, on, ou.
— 70 — 16, Nonine, Nanine.
— 77 — 13, des enfans, d'un enfant.
— 78 — 6, , .
— 81 — 1, ture, tion.
— id. — 2, elle est morte, elle en est morte.
— 86 17, D..., L...

574048

SOUS PRESSE :

OUI OU NON,

PAR ALPH. KARR.

Quatre volumes formant quatre parties distinctes ;

1er volume **Éléonore.**
2e — **Herminie.**
3e — **Célestine.**
4e — **Dans un Bocal,**

PRIX : 1 FR. LE VOLUME.

En payant 5 f. à l'avance, on reçoit à domicile soit à Paris soit en province.

Pour paraître prochainement :

PAR LE MÊME.

VOYAGE AUTOUR DE MON JARDIN

QUATRE VOLUMES,

Avec un cinquième en forme d'Appendix, contenant, d'une manière concise, *tout* ce qu'il est nécessaire de savoir pour la culture des fleurs sous ce titre :

MANUEL DE L'HORTICULTEUR.

Adresser les demandes FRANCO.

Digitized by Google